

par définition aucun besoin de la pensée et de l'action humaine pour être pleinement ce qu'il est, et l'homme ne crée rien, il ne fait qu'imiter ou participer; en tant qu'il est dans l'ignorance et dans l'erreur, il n'est rien, et en tant qu'il connaît et agit, il se fait ce qu'il est. De plus, dans cette perspective, s'il y a un progrès, il est essentiellement contingent : il dépend, à chaque instant de la vie des individus, d'une conversion radicale; ni Platon, ni Aristote, ni Spinoza n'avaient de raisons de placer l'idéal moral ~~§~~ ou, sur le plan politique, l'Etat idéal à la fin de l'histoire, et de déclarer que le devenir de l'humanité les réaliserait.

Il est vrai que le créationnisme paraît échapper à ces principes, puisqu'il accorde à l'homme l'indépendance et à l'histoire un rôle essentiel; mais en même temps il refuse l'idée de Progrès pour de multiples raisons, en particulier parce qu'elle aboutirait à accorder à l'humanité finale une plus haute valeur qu'aux générations passées, par conséquent à sacrifier ces dernières, conséquences incompatibles avec les notions de justice Divine et de salut personnel.(1)

Aussi, pour trouver un fondement à l'idée de Progrès, paraît-il nécessaire de recourir à des perspectives entièrement différentes. Une métaphysique du Progrès posera que l'Absolu, comme dit Hegel, est essentiellement "résultat", que la Vérité n'est pas déjà-là, mais vient au monde par l'activité humaine, que le temps n'est pas une illusion subjective ou le déploiement d'un sujet éternel, ou une "imitation" de l'Eternité, mais la seule dimension du monde, enfin que l'homme et l'humanité sont ce qu'ils font, selon la maxime de LEQUIER : "faire, et, en faisant, se faire". Le Progrès peut devenir ainsi la caractéristique essentielle de l'humanité et le sens de l'histoire : dans cette perspective, il n'aboutirait pas seulement à un bonheur conçu à la façon de la philosophie des Lumières, mais au triom-

(1) C'est à cause de ces conséquences, et à cause de la conception du temps qui y est impliquée, que BERDIAEFF rejette l'idée de Progrès : cf. "le sens de l'Histoire" et "Essai de métaphysique eschatologique".

phie de l'homme sur tout ce qui le limitait, et donc, dans la mesure où il n'y a pas un au-delà du monde temporel, à l'avènement du seul absolu possible : ce Progrès serait donc fini; il serait également nécessaire, puisque les hommes, insatisfaits tant que le but n'est pas atteint, surmonteraient tout ce qui impose encore des limites à leur action.

Par là se dessinent les deux perspectives dans lesquelles on peut envisager la notion de Progrès. On a souvent remarqué qu'elle ne devenait prépondérante en philosophie qu'au XVIII^e siècle, et on a cherché à l'expliquer de façon sociologique par la mentalité de la bourgeoisie naissante, enthousiaste pour la science et la technique (1). Mais quel que soit le sens du rapport que l'on établit entre les idées des philosophes et la mentalité de leurs contemporains, la notion de Progrès, en tant qu'elle est philosophiquement fondée, repose sur une désacralisation de la nature et une négation de l'Etre transcendant : l'humanité apprend continuellement, disait PASCAL, mais pour lui la charité est "d'un autre ordre". Si l'objet ne révèle plus l'être, s'il n'est plus qu'un outil dont l'homme se sert, si, d'autre part, la seule vérité est celle de la science positive, ou si le seul ordre est celui que l'homme impose au monde et se donne à soi-même, on voit comment on peut en venir à faire du Progrès le sens même de l'histoire humaine. Si l'on nie la possibilité d'une métaphysique qui nous fasse atteindre la réalité derrière les apparences, d'un Absolu qui permette d'expliquer le monde, autrement dit d'une synthèse déjà réalisée en laquelle se résolvent les contradictions du "monde sensible", la seule façon de conserver un sens à la destinée de l'humanité est de faire de la synthèse le but et le résultat de l'action humaine. Pour reprendre l'injonction de Pindare, l'homme ne réalisera pas son autonomie en s'élevant à la vie éternelle, mais en développant toutes ses possibilités, c'est à dire en surmontant toutes les limita-

(1) G. SOREL "Les illusions du progrès". G. FRIEDMANN, op.cit.

tions qui s'imposent d'abord à lui. Ces limitations sont de deux sortes : il y a d'abord l'objet, la "nature", qui nous résiste, et ensuite, corrélativement, les différents besoins, les désirs, qui nous asservissent à l'objet. Il s'agit là d'un donné, d'une extériorité qui empêchent l'homme d'être autonome.

Or, si l'humanité progresse, c'est que les hommes peuvent peu à peu surmonter ce donné, et ceci de deux façons : par la science, et par l'action, entendue au sens de transformation effective du monde et de l'homme. Nous retrouvons donc, par l'analyse de la notion, les deux directions dans lesquelles se sont effectivement engagées les philosophies du Progrès.

L'affirmation du Progrès étant ainsi caractérisée, un problème méthodologique se pose d'abord : sur quoi pouvons-nous fonder une telle affirmation? Une des idées essentielles qui se dégagent du livre de Mr. R. ARON, "Introduction à la philosophie de l'histoire" est que la science historique implique des jugements de valeur, dont dépendent les jugements de fait. Appliquons ceci au Progrès, en reprenant l'exemple, analysé par l'auteur, de la philosophie de COURNOT. Selon Cournot, l'histoire de la civilisation réalise un progrès continu de la solidarité organique à l'ordre rationnel. Or, c'est seulement parce qu'on postule que cet ordre se réalise et qu'il est supérieur à l'état initial, que l'on peut parler de Progrès; de façon plus essentielle, c'est seulement parce que Cournot pense que l'avènement de l'ordre rationnel est le sens du devenir humain, que, dans sa description de l'histoire de fait, les événements s'ordonnent selon cette loi : il est amené à privilégier les faits qui entrent sous la loi, et à rejeter les autres au hasard ou à l'erreur provisoire. D'une façon générale, toute affirmation du Progrès "implique, dit Mr. MADINIER, la visée du terme ou la possession de la loi par référence auxquels le progrès est jugé tel."(1) Donc l'affirmation selon laquelle l'humanité réalise un Progrès vers tel ou

(1) G. MADINIER, "Conscience et signification" p. 64.

tel but dépend d'un jugement de droit, et, puisque l'Histoire n'est pas achevée, d'un jugement de valeur : l'Europe, dit Mr. ARON, a cessé de vouloir écrire une histoire universelle montrant un Progrès de la Civilisation dont elle eût été le terme, à partir du moment où elle a cessé de croire que ce qu'elle apportait était supérieur à ce qu'elle détruisait.

Ainsi, ce problème logique nous renvoie aux fondements de la notion de Progrès : peut-on, par l'analyse de l'activité scientifique ou de l'action humaine en général, justifier le jugement de valeur et l'affirmation de droit que nous avons mis en évidence? Il faut pour cela que les hommes, à travers toute l'histoire, visent effectivement et réalisent progressivement une valeur (1).

Dans la première perspective, celle de la science, le problème va être de savoir si l'on peut fonder sur elle l'affirmation du Progrès. On peut semble-t-il, tenter de le faire de deux façons : trouver une loi scientifique du développement de l'humanité, ou bien montrer que la science, étant la seule forme d'intelligence valable, entraîne inéluctablement l'amélioration progressive de la condition humaine. Or ne rencontrons-nous pas ici une antinomie? Nous ne pourrions dire que l'humanité progresse par l'accroissement de la science que si nous jugeons ce savoir supérieur à l'ignorance et conforme à la visée fondamentale de l'homme : ROUSSEAU, presque seul en son siècle, ne prétendait-il pas que le "progrès" des sciences et des arts avait amené la décadence de l'humanité? Or, dans la mesure où l'on réduit le savoir à la science, peut-on, sans sortir de ce domaine seul "positif" déterminer s'il y a eu et s'il y aura un Progrès? La science ne paraît pouvoir saisir

(1) Nous emploierons ce terme de "valeur" parce qu'il nous paraît caractériser l'existence humaine sans impliquer dès l'abord une philosophie particulière; nous le définirions : ce que l'homme juge comme devant être? Nous verrons que le fait de viser des valeurs différencie radicalement l'histoire humaine d'une évolution? Nous excluons donc une seule théorie : celle qui ferait des valeurs l'objet des tendances humaines, ce qui revient d'ailleurs à nier les valeurs en les ramenant à un donné.

que des mécanismes et leur loi : que devient dans ces conditions l'appréciation de valeur ?

Si, d'autre part, on cherche à fonder la notion de Progrès sur une nouvelle métaphysique, pour retrouver une vérité il faudra dire que l'homme ne dépasse pas le temps pour trouver l'éternel, mais que les hommes créent une vérité au fur et à mesure de leur action dans l'histoire. Or cela implique que l'extériorité n'est pas irréductible, donc, semble-t-il, une métaphysique moniste, qui exclut le mal "radical", fait de toute limitation un obstacle provisoire, intègre le non-être dans l'être à titre de moment de sa réalisation. Par là on pose une fin du Progrès qui donne au devenir son sens, et un sens nécessaire, - selon des modalités que nous essayerons de préciser -. Or ne retrouvons-nous pas ici l'antinomie de la loi et de la valeur ? L'humanité doit réaliser telle fin, à laquelle nous attribuons une valeur : de là nous passons à l'affirmation de fait : l'humanité réalise progressivement telle fin. Mais alors est-il possible d'éviter de ramener son devenir à un mécanisme dont le terme est donné ? Dans la perspective de la science, la difficulté paraissait être de rendre compte de la valeur à partir d'une loi du Progrès ; ici, partant de la réalisation d'une valeur, nous aboutissons à une loi du devenir : en quel sens dès lors peut-on parler d'une visée de valeur ?

Le problème essentiel que paraît poser l'idée de Progrès étant ainsi précisé, nous examinerons s'il est possible de le résoudre successivement dans les deux directions que nous avons indiquées. C'est par là seulement que nous pourrons juger si cette notion peut avoir un sens et si l'antinomie à laquelle elle paraît aboutir peut être levée.

LA SCIENCE COMME FONDAMENT DU PROGRES

"Le progrès vers la conscience est la loi la plus générale du monde."

RENAN

Comment peut-on envisager de fonder le Progrès humain sur la science? Il semble qu'on puisse le faire de deux façons : soit en mettant le Progrès en continuité avec l'évolution de l'univers telle que la découvre la science, soit en le rattachant à la démarche par laquelle l'intelligence humaine élabore la science.

Essayons donc d'abord de nous placer dans une perspective évolutionniste : dans la mesure où nous rejetons l'hypothèse "métaphysique" de la création, et où nous cherchons à expliquer un fait par un autre fait, nous irons forcément du complexe au simple, du différencié à l'indifférencié; l'univers étant soumis au temps, nous le considérerons comme fait de l'apparition de formes de plus en plus complexes à partir d'un élément indifférencié primitif. Par là nous établirons une simple différence de degré entre la matière et la vie, l'instinct et l'intelligence : l'action humaine est simplement plus complexe que l'activité animale, en ce sens qu'elle déploie un nombre de possibilités plus grand, et que dès lors apparaît ce phénomène particulier à l'homme appelé liberté, et qui consiste à pouvoir choisir entre plusieurs possibilités.

Nous retrouvons ici la "philosophie du Progrès" de SPENCER : "Le

progrès du simple au complexe, écrivait-il, à travers une série de différenciations successives se manifeste dans les premiers changements de l'univers, ... dans l'évolution de l'Humanité, ... dans l'évolution de la société, au triple point de vue de ses institutions politiques, religieuses, économiques, enfin dans l'évolution de ces innombrables produits concrets ou abstraits de l'activité humaine." (1)

Mais en tant qu'elle se veut fidèle à son principe (qui est mécaniste : passage de l'homogène à l'hétérogène), cette théorie est une philosophie de l'évolution, non du Progrès : au nom de quoi, en effet, pourrait-on juger que la différenciation est supérieure à l'état indifférencié, l'intelligence à l'instinct, sinon en vertu d'une appréciation subjective, dénuée dans cette perspective de tout fondement? L'intelligence n'est-elle pas la "maladie de la vie"?

D'autre part, on sait que SPENCER finit par reconnaître que son explication laissait intact le mystère du monde : il apparaît en effet qu'on ne peut parler au même sens du Progrès de l'humanité et de l'évolution du monde et des espèces animales. C'est pourquoi Mr. ARON réserve le mot histoire à l'homme : il montre que même si l'on admet la théorie de l'évolution, le devenir des êtres vivants ne peut être comparé au devenir humain, car dans le premier "ceux qui sont restés les mêmes comme ceux qui sont devenus autres, n'aurent rien appris les uns des autres, rien créé les uns pour les autres." (2) Or, ce qui caractérise précisément l'homme, même si l'on fait de l'intelligence une simple faculté d'adaptation, c'est qu'il peut non seulement se souvenir de son passé et modifier par là son présent, mais qu'il hérite de toutes les conquêtes de l'humanité passée, qu'il est capable de les reprendre pour les ratifier ou pour les rejeter

(1) SPENCER, "Premiers Principes", cit. in L. WEBER "Le rythme du progrès"
(2) R. ARON, op. cit. p. 37 p. 32

Dire que l'homme est conscient, c'est dire qu'il se détache de tout donné pour le juger, qu'il est le seul être pour lequel il puisse y avoir des valeurs : dès lors il est impossible d'appliquer un schéma évolutif à l'histoire humaine et de mettre cette histoire en continuité avec l'évolution de l'univers. Ce premier examen des rapports du Progrès et de la science nous permet ainsi d'affirmer que si l'on veut parler de Progrès il faut justifier le jugement de valeur que cela implique, et d'autre part que le Progrès historique suppose une intersubjectivité, c'est à dire la communication des consciences, donc que (s'il existe) il est radicalement différent d'une évolution.

Dès lors, en tenant ^mcompte de ces deux conclusions, le problème se pose de la façon suivante : la science, non plus dans son contenu, par l'objet qu'elle découvre, mais en tant qu'opération intelligente de l'homme, peut-elle d'une part justifier une valeur qui serait le terme du Progrès, d'autre part rendre compte d'un Progrès de l'humanité qui ne soit pas ramené à une simple évolution, au mépris des caractères les plus importants de l'existence humaine? Autrement dit, peut-on trouver par la seule considération du développement de la science un critère et une loi de Progrès?

Nous aurions là une justification philosophique de la croyance du sens commun selon laquelle la science et ses applications techniques améliorent l'homme en lui donnant la puissance et des mœurs plus raffinées. Les "Encyclopédistes", émerveillés d'entendre leurs valets discuter de cosmologie, ont pensé écrire la Bible des temps nouveaux, et leur foi en l'avènement des "lumières" n'est pas morte avec eux.

On peut d'abord tenter de fonder un Progrès nécessaire en affirmant que la science dite positive résoud tous les problèmes que l'homme peut

se poser et tous les conflits qui le déchirent, ceci de façon négative, en supprimant les préjugés et l'ignorance sources de passions, et de façon positive, en apportant les seules solutions valables. Ainsi, CONDORCET, dans son "Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain", se proposait de montrer par un examen de l'histoire passée, "par quels liens la nature a indissolublement unis les progrès des lumières, et ceux de la liberté, de la vertu, du respect pour les droits naturels de l'homme".(1) Sa démonstration repose sur une théorie empiriste des facultés humaines (il n'y a qu'une différence de degré entre la conduite humaine et la conduite animale, la raison est la "faculté de recevoir des sensations" (2)) et sur une théorie positiviste de la science : CONDORCET rejette la science cartésienne qui cherche à construire l'univers au lieu de l'observer et de le soumettre au calcul (3); l'esprit n'épuisera jamais tous les phénomènes, mais il ne sera pas arrêté par l'étendue de ses découvertes, car il ramène sans cesse les faits à des lois simples. Aussi, alors que l'animal est borné à un développement individuel, l'homme, capable d'établir des signes pour fixer ses idées et les communiquer aux autres, est susceptible d'une "perfectibilité indéfinie" (4), d'un Progrès qui n'est pas fatal, mais nécessaire puisque les lumières chassent définitivement l'ignorance et que les lois générales de la nature ne varient pas. Par le seul examen de sa "constitution morale" (5) l'homme découvre les lois "nécessaires du juste et de l'injuste" et "les motifs d'y conformer notre conduite" (6). Enfin les mathématiques, par le calcul des probabilités, donneront à la science sociale un fondement solide.

(1) CONDORCET, "Esquisse..." I, p. 27

(3) *ibid.* I, p. 179

(5) *ibid.* II, p. 4-5

(2) *ibid.* I, p. 17

(4) *ibid.* I, p. 19

(6) *ibid.* II, p. 4-5

Il n'est pas besoin de souligner que cet optimisme, que CONDORCET maintint jusque dans les prisons révolutionnaires, repose sur un certain nombre de postulats, communs au XVIII^e siècle : les lois découvertes par l'esprit reflètent l'ordre naturel, le mal ne vient que de l'ignorance et des institutions artificiellement construites pour supprimer l'égalité naturelle, l'homme est naturellement bon. Or il est impossible de fonder ces affirmations sur la science, - puisqu'elle n'atteint pas le fond des choses et que l'ordre qu'elle constate ne peut être dit universel, - ou sur l'histoire passée : en réalité cette vision de l'histoire repose sur une certaine conception de l'homme qui demeure indémontrée; ROUSSEAU, parce qu'il voit dans le progrès des lumières une décadence, et parce qu'il croit non à la science, mais à la conscience morale, détruit cette conception du Progrès. Pour lui, bien que le mal ne soit pas radical, puisque seule la société en est la cause, il ne pourrait y avoir qu'une conversion de la conscience humaine, décision libre, possible à chaque instant du temps, et dont par ailleurs il désespère : seuls un habile éducateur et un sage législateur, voire même finalement Dieu, seraient susceptibles de régénérer l'homme; et Rousseau va déposer son manuscrit sur l'autel de Notre-Dame... (1)

Les postulats que révèle l'idée de Progrès par la science peuvent-ils être justifiés par une philosophie de la science, dans laquelle cette dernière ferait en quelque sorte preuve d'elle-même? Il faudrait pour cela que du seul examen de la démarche scientifique et de son histoire on puisse conclure qu'elle est la seule forme d'intelligibilité réelle, qu'elle révèle le but de l'activité humaine et qu'enfin on ne saurait rien trouver en dehors d'elle qui vienne frapper de nullité son progrès.

(1) P. BURGELIN ("La philosophie de l'existence de J.J. Rousseau") montre la parenté de cette théorie avec celle de Platon. - C'est par là que l'utopie, qui décrit ce que le monde pourrait être si tels ou tels empêchements